

LAURENT MAUVIGNIER

LOIN D'EUX



Extrait de la publication



LOIN D'EUX

DU MÊME AUTEUR



- LOIN D'EUX, *roman*, 1999 (“double”, n° 20)
APPRENDRE À FINIR, *roman*, 2000 (“double”, n° 27)
CEUX D'À CÔTÉ, *roman*, 2002
SEULS, *roman*, 2004
LE LIEN, 2005
DANS LA FOULE, *roman*, 2006 (“double”, n° 60)
DES HOMMES, *roman*, 2009 (“double”, n° 73)
CE QUE J'APPELLE OUBLI, 2011

LAURENT MAUVIGNIER

LOIN D'EUX

suivi de

Le poids des silences

par

Michèle Gazier



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1999/2002 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Extrait de la publication

C'est pas comme un bijou mais ça se porte aussi, un secret. Du moins, lui, c'était marqué sur le front qu'il portait une histoire qu'il n'a jamais dite. Ou bien, s'il l'a dite, c'est à mi-teinte à travers des formules à lui, tout en mystères quand pour seule vérité il a laissé, griffonné dans sa chambre, sur un post-it, un bout de phrase écrit au stylo à bille noir mais dont l'encre était complètement foutue. Il aura fallu qu'il appuie méchamment tant elle lui tenait au cœur, sa phrase. Sa mère a dit, Luc, il pouvait pas partir sans nous laisser de sa bouche la phrase qui s'y promenait. Marthe a baissé les yeux pour raconter ça, cette histoire de phrase qu'il aurait eue dans la bouche. Et puis elle a passé ses doigts sur ses lèvres et il y avait de la salive aux coins, des taches blanches que les doigts ont enlevées juste avant qu'elle dise que tout ça c'était peut-être arrivé parce qu'à force d'être trop proches ils n'avaient jamais

rien pu voir de ce qui n'allait pas. C'est à cause de ça qu'il était parti. Pour ça qu'il avait raconté qu'il fallait partir, que de toute façon il n'aurait pas pu rester. Même s'il n'avait pas trouvé de travail là-bas il disait qu'il y serait allé quand même (sa façon en catimini de nous mépriser, gens d'ici). Et il rajoutait, rien qu'à se regarder on se bouffe la tête, c'est vrai, on n'a rien à s'arracher dans le blanc de l'œil que l'ennui qui le jaunit, qui transforme les perspectives en trompe-l'œil, collés sur la rétine. Les lendemains, jamais que des aujourd'hui à répétitions. Et ils le faisaient bien rire ceux qui s'enflammaient encore pour ces lendemains où il faudrait que ça chante et que ça saute, tu parles disait Luc, pain béni pour repousser toujours à demain les limites des vraies envies de changer de vie. Lui, il pouvait pas. Marthe le savait, qui lui avait entendu le répéter souvent, sur tous les tons, que c'était impossible comme ça d'espérer et d'attendre que le bonheur vienne à nous ; voire c'est quoi, ce qu'on appelle bonheur : d'abord attendre, attendre un peu et puis un jour se dire ça y est, le voisin le père Lucas cette fois part en retraite. Se dire on ne le verra plus comme ça se pointer devant la grille de chez lui sur le coup de midi ni repartir sur son vélo une heure après. L'horloge Lucas, c'est fini. Une chance. Marthe m'avait dit, Geneviève, on a une chance comme ça, avec ce départ, qu'à la papeterie

Luc ait un boulot (et les mots qui venaient s'agrafer autour de Luc, les mauvais refrains : ça va pas te tuer mon vieux, de bosser un peu. Refrain sur l'indépendance à la clé, un vrai travail quand même, pas tous les jours qu'ils prennent des jeunes pour remplacer les vieux). Il n'écoutait pas quand on lui parlait de ça. Et moi je disais à Marthe, tu vois bien qu'il s'en fout de travailler, c'est facile pour lui. Enfin elle savait bien et disait que de toute façon il faudrait qu'un jour il y aille, on ne va pas le garder toute sa vie à la maison, ça non, pas aux frais de la princesse. Quelque chose en lui ne voulait pas grandir. Une chose qui coinçait je ne sais pas où, mais le travail ce n'est pas lui qui l'a eu, pas lui et ça n'a pas eu l'air de l'émouvoir beaucoup ; des fois, quand il pleut trop longtemps et les jours de grands vents, les balles de papier pourrissent sur place derrière l'usine. Et l'odeur de pourri infeste toute la ville. C'est à ne pas y tenir tellement c'est infect dans l'air, poisseux, alors quand il a su que ce ne serait pas pour lui il n'a pas boudé, plutôt fait une grimace de satisfaction. Enfin non, même pas. Marthe m'a dit, c'est Jean qui est allé le trouver pour lui dire que ça ne marchait pas. Alors ça faisait répéter toujours les mêmes questions, Jean de dire : qu'est-ce qu'on va faire de toi, et l'inquiétude de ta mère, et moi je n'ai pas le temps, et toi va falloir te bouger parce que les fainéants c'est

pas trop qu'on les aime. Et toujours conclure par ça, que eux, Jean et Marthe, à quinze ans ils travaillaient déjà. Alors Jean disait à Luc : pas question de rester dans ta chambre toute la sainte journée à tripoter deux fois rien et compter les fleurs du papier peint. Car Luc, c'est vrai, il restait dans sa chambre. Pas pour écouter de la musique, non, mais là, il restait allongé sur son lit à regarder ses affiches d'acteurs, en noir et blanc, dont il avait tapissé sa chambre un peu pour cacher le papier (ça ne lui plaisait pas le papier qu'ils avaient mis), un peu pour s'occuper aussi. Des fois il les changeait de place, en ajoutait une de temps en temps, Gary Cooper souvent, il en avait beaucoup de Gary Cooper, son préféré, probable, alors évidemment, comme on dit, mieux vaut ça que de traîner et de dépenser. Mais aussi, comme on dit, ça va un moment. Et puis il a trouvé le travail à Paris. On ne sait pas trop comment ça lui est venu ce travail, un bar qui cherchait quelqu'un pour la nuit. Luc disait qu'il connaissait le fils du patron et qu'on avait pensé naturellement à lui, alors tous ils étaient rassurés. Lui surtout. Content de partir parce que la journée il disait qu'il pourrait voir des films, les nouveaux oui, mais surtout les vieux qu'il connaissait par cœur et qu'il pourrait voir au cinéma, dans une vraie salle, sur un grand écran. Luc disait ça avec cet écart qu'il mettait toujours entre les choses

connues de tous et sa façon de les exiger, lui, dans son regard. Disait, on ne voit vraiment un film qu'au bout de la troisième fois, et encore, sa voix montait, ses yeux s'ouvraient grands pour dire, parfois même une dizaine de fois ça ne permet que d'apercevoir. Luc, il disait aussi qu'un grand écran vous surplombe et que quand elle le frappe l'image rebondit vers vous et frappe en vous plus fort. Pas tant qu'elle vous inonde, qu'elle vous submerge, ça, toujours elle le fait : mais sa façon qu'elle a de vous happer, ça vous cogne du dedans. Ils ont pris la camionnette de Gilbert, son oncle, et puis ils sont partis tous les trois pour Paris, l'emménager dans une petite chambre qu'il a trouvée on ne sait pas trop comment. Un petit meublé (alors dans la camionnette il n'y avait pas grand-chose), une chambre très simple comme pour les étudiants, avec une sorte de petite lucarne qui ouvrait sur une cour intérieure. Il y avait un petit lit contre la soupente et puis un lavabo. Une cheminée dont Marthe m'a dit qu'on ne pouvait pas se servir, ajoutant que de toute façon il n'aurait jamais pris le temps de s'en servir. Elle frottait sa nuque pour dire ça, peut-être pas pour le dire mais seulement pour supporter de répéter à travers ça un imparfait qu'elle n'encaisserait jamais, ça tremblait dans sa voix de dire *était*, comme l'impression honteuse d'être en train de mentir. Elle avait ça, cette honte de conjuguer.

Marthe acceptait avec effort les mots des autres, les vérités du journal qui ne seraient jamais à elle parce que ça vous tue au-dedans, ça vous creuse un présent qui vous pourrit pour le restant de vos jours, comme si elle savait que les mots il ne faut pas toujours les croire, qu'ils ne poussent pas au bout, ne disent pas jusqu'au ventre les vérités qu'on éprouve. Ça faisait drôle après, sa chambre vide, chez eux. Pas tellement que le lit soit dépouillé de ses draps et des couvertures ni qu'il n'y ait plus de livres. Plutôt les choses irritantes qui manquaient, les choses pour lesquelles il leur arrivait de s'engueuler fort et de ne pas se parler pendant deux trois jours. Les cendriers qu'ils avaient achetés et qui étaient restés toujours vides, s'alourdissant seulement de poussière sur la bibliothèque alors que, par contre, traînaient des gobelets de plastique que Luc remplissait d'un quart d'eau et que les mégots noircissaient en s'amoncelant dedans, parce que Luc ne les vidait pas ou alors trop tard, quand sur le tas qui émergeait de l'eau il balançait un clope pas éteint et qui brûlait le gobelet. Le plastique cramé puait dans la chambre et ça son père, à Luc, ça le mettait dans des colères terribles, qui des fois dégénéraient. Jean qui hurlait, et les cendars ! des mots qui en portaient déjà de plus mauvais et les charriaient dans la bouche de Jean, pour qu'ils explosent. Le plus bizarre, bien sûr,

c'était l'absence des affiches. Ils n'auraient pas cru que ça leur ferait ça, si bizarre, à eux qui s'en fichaient pas mal des films. Et Jean toujours ramenait ça au fait de ne rien faire, il disait on n'a pas idée de s'avachir comme ça. Pourtant même lui, de voir le papier peint tout nu sur les murs, presque neuf du coup parce que jamais altéré ni par la lumière ni par la fumée, disait qu'elle faisait plus grande comme ça, sa chambre. Histoire de dire : sa chambre. Et, en parlant de ces murs presque tout neufs, reconnaître par la lenteur qu'il avait à le dire qu'avec ses affiches Luc était parti pour de bon cette fois, qu'il les avait privés de le comprendre un jour puisque avec ces photos c'est toute sa zone de rêves qu'il avait embarquée, et qu'un homme qui part avec ça, avait dit Gilbert, ce n'est jamais que dans l'espoir d'abandonner toute idée de retour vers les lopins où rien n'a pu s'enraciner ni devenir réel, abandonner les terres stériles à la pauvreté qui les a faites. Elle cachait tout, Marthe. Son angoisse de l'imaginer dans sa chambre, là-haut, terre hostile nécessairement puisqu'elle n'y était pas et que, le jour où on l'avait installé, elle n'avait vu que cette solitude à la surface des murs, et dans l'air encore, et dans cette idée qu'elle en avait : rencontrer des gens, il ne sait pas. Et puis son travail toujours, une pression, deux cafés, nous ne vendons pas de cigarettes, vite la routine qui avait pointé son

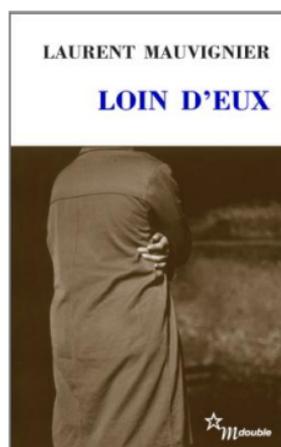
nez sous la vitesse des gestes qui se répétaient. Et leur accélération n'y changeait rien, derrière le comptoir, à sa caisse, toujours le même œil du patron pour superviser les allées et venues. Les mois dans les guiboles déjà, du comptoir à la salle, d'une table à l'autre et retour au comptoir, et puis ces masses de gens qui s'agglutinaient toutes les deux heures après avoir déboulé sur les Champs à la sortie des cinémas. Ces masses qu'il voyait, qu'il servait, qu'il fallait servir si lui, demain, voulait aller l'après-midi dans des salles où aucun de ces visages ne rencontrerait le sien : alors oui, Luc les méprisait tous, ces gens qui venaient entre couples, entre amis, boire une bière à vingt-cinq francs après un film à cinquante francs, tout ça cher payé disait Luc, rajoutant aussi qu'il y avait du plaisir parfois à les voir sortir les billets, du plaisir oui, de voir surgir l'argent de ceux-là qui aiment payer trop cher. Il disait : aiment voir des films de maintenant, ceux qui triment les idéologies d'avant-hier, et jamais des films d'hier, ceux qui résonnent dans nos vies d'aujourd'hui.

Alors, leurs bières à vingt-cinq francs, j'encaisse avec un petit bonheur. Même si le patron c'est un type un peu comme eux et qu'il aurait probablement dit que j'avais l'air trop fragile. Mais il n'a rien dit le patron, parce qu'Antoine, son fils, l'a un peu poussé à me

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT JUILLET DEUX MILLE ONZE DANS LES ATE-
LIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 5070
N° D'IMPRIMEUR : 112544

Dépôt légal : juillet 2011

Extrait de la publication



Cette édition électronique du livre
Loin d'eux de Laurent Mauvignier
a été réalisée le 02 juillet 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707318015).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

Photo : © J.-P. Favreau.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707324979